

QUESTIONS IDENTITAIRES ET SENTIMENT D'ÉTRANGETÉ CHEZ LES FRANCOPHONES D'ORIGINE PORTUGAISE RÉSIDANT AU PORTUGAL

ÉRIC MANY

FPCE – Un. de Porto

La réflexion qui suit est issue d'un travail de recherche réalisé dans le cadre d'une thèse de doctorat intitulée : « L'influence des contextes éducatifs dans la construction identitaire de francophones d'origine portugaise résidant au Portugal ». Cette thèse, actuellement dirigée à la *Faculdade de Psicologia e de Ciências da Educação da Universidade do Porto* et financée par la *Fundação Para a Ciência e a Tecnologia*, se propose d'étudier les différents éléments éducatifs qui entrent en jeu dans les processus de construction identitaire des filles et fils d'émigrés portugais établis au Portugal et ayant résidé dans un pays francophone. Il s'agit en particulier de mettre en évidence dans les discours des sujets collaborant à cette étude, la façon dont la famille, les pairs et l'école participent à la construction identitaire. En recourant principalement aux méthodes biographiques, nous essayons de montrer, par le biais des récits qu'ils font de leur histoire migratoire, comment ces francophones d'origine portugaise retranscrivent et construisent narrativement ces *sentiments* identitaires parfois complexes.

D'un point de vue méthodologique, l'étude comporte deux phases empiriques consistant à recueillir les données nécessaires à l'élaboration de l'investigation. La première a consisté à recueillir des informations par le biais d'un questionnaire *on-line* auquel ont répondu 42 sujets. La deuxième phase, qui est en cours de réalisation, est constituée d'entretiens auxquels participe un nombre limité de sujets ayant répondu au questionnaire. C'est sur la base des informations recueillies lors de ces rencontres (*on-line* et *off-line*) que nous articulerons le texte qui suit. Nous chercherons à mettre en lumière, en tenant compte des perspectives conceptuelles qui sont en jeu, la façon dont les sujets participant à notre étude se situent (et sont situés) dans le vaste éventail des

représentations identitaires et en particulier celle de l'étranger. Il s'agira pour nous, après avoir posé les bases théoriques nécessaires à cette réflexion, de nous plonger dans les récits de ces luso-descendants francophones résidant au Portugal afin d'en extraire les éléments narratifs pouvant éclairer les notions d'identité et d'étrangeté.

Dans un premier temps, nous proposerons une brève description du groupe des participants et de ses principales caractéristiques afin de situer les parcours biographiques des sujets et de mettre en place certaines notions permettant de comprendre les enjeux de notre étude. Dans la deuxième partie de cet exposé, nous tenterons d'échafauder les concepts centraux permettant une analyse des notions d'identités et d'étrangeté. Nous centrerons ensuite notre réflexion sur les questions identitaires chez les sujets participant à notre étude. Nous tenterons de mettre en lumière les sentiments identitaires des sujets dans leurs relations avec l'espace et le temps migratoires ainsi que la place du corps dans la notion d'étrangeté.

1. Caractérisation du groupe de participants

Dans ce projet de recherche, les données empiriques ont été recueillies par le biais de questionnaires et d'entretiens biographiques. Les questionnaires ont permis de systématiser les différents parcours migratoires de la première et de la deuxième génération des sujets étudiés et de caractériser ainsi le groupe composé par une quarantaine de participants. Les données présentées ci-dessous sont issues du traitement de questionnaires *on-line* auxquels ont répondu 42 personnes résidant au Portugal, d'origine portugaise et ayant vécu dans un pays francophone pendant au moins 5 ans. Ils sont donc tous et toutes migrants/es mais aussi fils ou fille de migrants.

Ces questionnaires, qui ont constitué la première phase empiriques de la recherche, ont été élaborés de façon à pouvoir définir les principales étapes des parcours migratoires des sujets et celles de leurs parents, à obtenir des informations sur les parcours scolaires, sur l'origine sociale, les habitudes linguistiques etc. Ces questionnaires ont permis aussi, par le biais de questions ouvertes concernant les sentiments identitaires, les expériences migratoires..., d'obtenir des fragments de narrations biographiques des sujets. C'est en outre sur la base de ces questionnaires

qu'ont été sélectionnées les personnes susceptibles de participer à des entretiens plus approfondis.

Les francophones d'origine portugaise ayant répondu au questionnaire constituent un ensemble de 42 personnes (35 femmes et 7 hommes). Il s'agit d'un groupe relativement jeune, la moitié d'entre eux ayant un âge compris entre 19 et 30 ans et un autre tiers entre 31 et 40 ans. Le groupe est fortement lié à l'éducation (22 étudiant(e)s, 13 professeurs, 6 employé(e)s et 1 chef d'entreprise). Ce sont, pour la plupart, des personnes qui se trouvent en situation d'ascension sociale, les professions de leurs parents se situant tendanciellement dans les secteurs d'activités plus modestes : construction civile (17 pères), femme de ménage (10 mères), femmes au foyer (7 mères)... On notera, pour ce qui est de la première génération de migrants dans les familles des participants, que les migrations ont eu lieu principalement au cours des années 60 (35 individus) et des années 70 (23 individus) ce qui correspond aux grandes vagues migratoires portugaises vers les pays francophones, cette tendance s'étant infléchie après la crise de 1973.

Douze participant(e)s sont né(e)s au Portugal, 28 en France et 1 en Suisse. Les lieux des naissances s'inscrivent dans la logique migratoire décrite par Ruivo (2001: 82) selon laquelle les Portugais ont choisi dans les années 60 et jusqu'au milieu des années 70 comme principale destination migratoire les pays européens et en particulier les régions française de forte activité économique, c'est-à-dire, par ordre d'importance : Paris et sa région, Lyon et Grenoble, Le Centre et la région Aquitaine France.

En ce qui concerne les sujets nés au Portugal la tendance correspond aussi aux données exposées par Ruivo (*idem*: 89) dans la mesure où l'émigration portugaise des années 60 et 70 a eu majoritairement pour origine géographique le nord et le centre du Portugal.

On relèvera que le fait d'être né au Portugal ou dans un pays francophone n'est pas sans conséquence sur les questions identitaires et sociales qui sont en jeu dans cette recherche. Il s'agit d'abord de problèmes terminologiques. Lorsque les sujets sont nés au Portugal leur migration vers le Portugal constitue un retour alors qu'il faudrait parler de venue lorsque ceux-ci sont nés dans un pays francophone. Il faut donc bien voir que cette étude appréhende des phénomènes divers et particuliers où les histoires de vie

exposées sont autant de chassés croisés migratoires uniques et spécifiques, où, si le sens de la migration de la première génération paraît être clair et univoque, celui des enfants qui sont au centre de cette étude est, somme toute, complexe, ceux-ci étant émigrants et/ou immigrants, selon les perspectives de ceux qui les désignent, et parfois même des *emigrants*, des étrangers permanents comme le soulignent plusieurs témoignages: « ce qui m'énervait, c'était que là-bas [en France] j'étais portugaise et ici j'étais française » (P.)

Si l'on regarde de près l'âge des participants au moment de leur migration au Portugal, on remarquera qu'une large partie d'entre eux étaient mineurs et parmi ceux-ci la majorité avait entre 12 et 17 ans (voir tableau 1). Pour notre étude, l'âge de la migration n'est pas anodin. En effet, le phénomène semble correspondre à ce que l'un des participants interviewés nous a expliqué. Les parents effectuent leur retour au Portugal avant la majorité de leurs enfants afin de s'assurer de la venue de ces derniers. D'autre part, le fait de (re)venir au Portugal à l'âge de l'adolescence accentue aussi le problème de la formation de l'identité puisque c'est précisément à cet âge, comme nous le verrons, que se situe l'émancipation familiale et une phase importante de la construction identitaire (Fleming, 1993: 100).

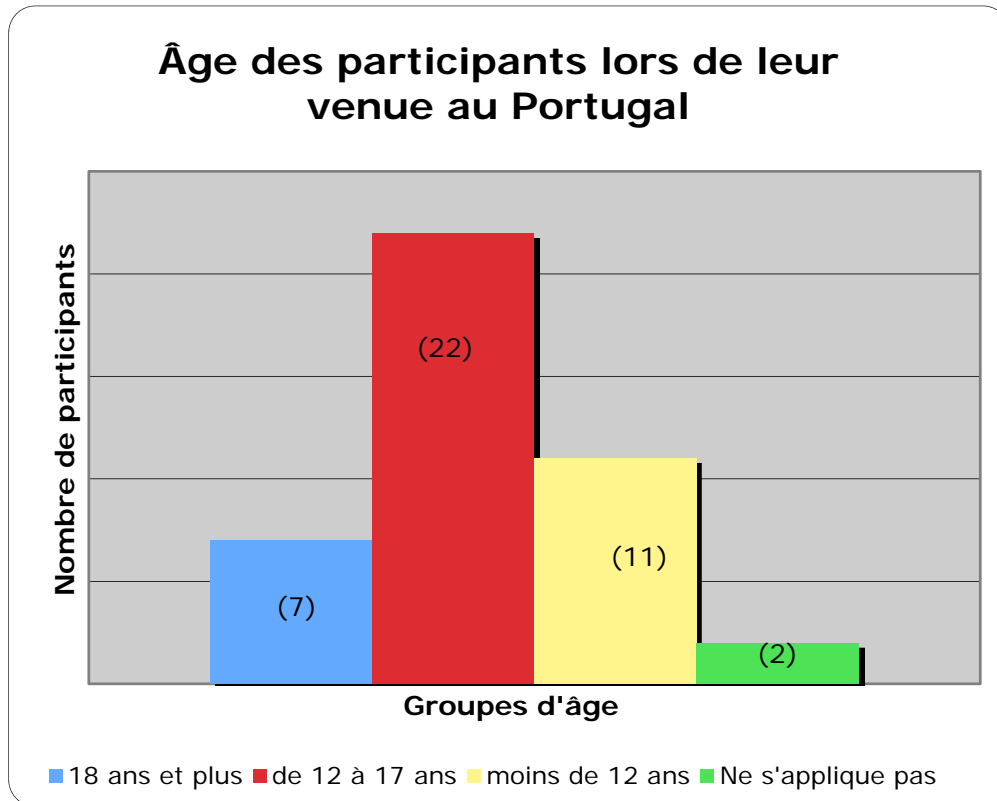


Tableau 1: Âge des participants lors de leur venue au Portugal

Si l'on compare l'âge de la migration vers le Portugal avec le désir de migrer à ce moment-là (tableau 2) on constate que lorsque la migration se fait au cours de l'enfance, une majorité de sujets affirme avoir accepté le projet de migration. En revanche, la tendance s'inverse chez les personnes qui étaient adolescentes au moment de leur migration au Portugal. Et logiquement, les personnes majeures au moment de la migration sont toutes (re)venues volontairement s'établir au Portugal.

	Migration acceptée	Migration non acceptée	Neutre	Total
Moins de 12 ans	7	3	1	11
De 12 à 17 ans	7	14	1	22

18 ans et plus	7	0	0	7
Ne s'applique pas	0	0	0	2

Tableau 2: Relation âge des participants au moment de la migration vers le Portugal et acceptation de la migration

Cette brève caractérisation des sujets participants à notre recherche permet de comprendre tout d'abord les disparités entre les deux générations de migrants impliquées dans cette étude. Nous trouvons d'une part une première génération de migrants qui s'inscrit dans les tendances migratoires des années 60 et 70, répondant au besoin de main d'œuvre des pays francophones : des hommes employés dans les domaines spécifiques de la construction et des services et des femmes majoritairement cantonnées aux activités domestiques. Le moment du retour choisi par ces migrants, originaire en majorité du Nord et du Centre du Portugal, semble s'opérer tendanciellement avant la majorité de leurs enfants. La deuxième génération, elle - et c'est ici la particularité de ce groupe- est en situation d'ascension sociale et est fortement liée, au niveau de la formation et de l'orientation professionnelle, à l'enseignement. Près des trois-quarts d'entre eux sont nés en France et sont donc venus s'installer au Portugal en effectuant une migration inverse à celle de leurs parents.

Mais ces caractéristiques globales ne doivent pas cacher la particularité des parcours migratoires individuels. En effet, et c'est en ce sens que la deuxième phase du travail empirique a été réalisée, c'est dans la subjectivité des discours produits lors des entretiens que peut être objectivée la construction identitaire des sujets dans les champs spécifiques que nous avons choisi d'étudier (la famille, les pairs et l'école). C'est donc avant tout sur la base des discours produits lors des entretiens biographiques, réalisés avec un nombre réduit de participants, que nous proposons de poursuivre cette réflexion.

2. De l'identité.

Pour parler d'étrangeté, nous parlerons d'abord d'identité. L'identité, qui est au centre de notre recherche, n'est pas un terme univoque et fédérateur. Il faut, pour en

aborder le sens et les implications, en comprendre la complexité. L'identité se décline en effet en un ensemble de termes renvoyant à différentes réalités sociales, communautaires, individuelles comme l'identité professionnelle, sexuelle, familiale... (Dubar, 2006 ; Kaufmann, 2005). L'identité est à la fois individuelle, personnelle, intime, revendiquée mais aussi attribuée. Attribuée par l'état (carte d'identité), par les autres. Mais elle est aussi réclamée. L'identité est en outre un questionnement de l'individu. C'est, selon Ricœur (1990), une dualité entre ce qui fait que celui-ci reste à la fois le même (mêmeté) malgré son évolution dans le temps et ce qui fait qu'il se reconnaît lui-même (ipséité). L'identité de l'individu semble alors, comme l'ont noté Stoer et Magalhães, « un bricolage de différents selves » (2005: 108). Pour étayer notre propos, il nous faut donc –au moins dans un premier temps- faire le choix d'une approche identitaire. Dans le cadre de notre recherche, nous avons pris le parti de prendre comme point de départ *L'identité nationale revendiquée*, c'est-à-dire l'identité qui à la fois est rattachée à une nation (dans la mesure où les parcours des sujets s'inscrivent dans le jeu des migrations nationales) et réclamée par les sujets au cours de la recherche.

À titre d'exemple nous mettrons ici les résultats des questionnaires quant à l'identité nationale revendiquée par les sujets dans les questionnaires.

Portugaise	Francophone (française, belge, suisse)	Les deux	Aucune	Portugaise aujourd'hui	Total
13	2	14	3	10	42

Tableau 3: Identité nationale revendiquée

Sur 42 sujets 15 se réclament d'une identité simple, fixe et univoque : 13 se sentent portugais et 2 francophones (français dans ces deux cas). Pour le reste -la majorité- nous sommes en présence de revendications identitaires complexes. Quatorze sujets revendiquent les deux nationalités. Trois sujets ne se sentent d'aucune nationalité. Dans la dernière catégorie enfin, 10 sujets se sentaient francophones auparavant et affirment se sentir portugais aujourd'hui. Ces exemples mettent en évidence les enjeux et les difficultés que pose la simple question de la nationalité chez des sujets migrants

de notre recherche. La nationalité revendiquée peut être une et fixe mais elle peut-être variée (« les deux »), elle peut être nulle (« aucune ») et elle peut-être évolutive (« portugais aujourd'hui »). Face à ce phénomène et aux multiples caractères de l'identité, il nous faudra dans notre recherche chercher à clarifier de façon individuelle les processus de ces constructions identitaires. Et la tâche n'est pas simple. Car si les questionnaires ouvrent des pistes, en revanche ils ne permettent pas, de façon approfondie, de comprendre les mécanismes individuels de la construction identitaire.

Comprendre l'*identité nationale revendiquée* par les sujets suppose donc de comprendre les identités et les (non)identités de chacun d'entre eux et leurs éventuelles évolutions. Et c'est dans les parcours de vie décrits par les sujets eux-mêmes qu'il nous faudra chercher, par le biais d'entretiens réalisés à une partie d'entre eux.

3. De l'étrangeté

Pour parler de l'étrangeté, comme pour l'identité, nous partirons du sujet (le francophone d'origine portugaise dans notre cas). Nous chercherons à mettre en évidence dans les narrations issues des questionnaires et des entretiens, les différentes perceptions et sentiments évoqués se rattachant au concept d'étrangeté.

Si nous avons évoqué l'identité dans un premier temps, c'est parce que les relations entretenues entre les deux notions sont étroites. Nous verrons plus tard que l'étrangeté peut même se rapprocher pour certains sujets d'une certaine forme d'identité. Les deux notions partagent des perspectives identiques. Dans les récits recueillis on pourra distinguer le *pour soi* et le *pour les autres* (Dubar, 2004), c'est-à-dire l'étrangeté reconnue ou revendiquée par le sujet lui-même au sujet de lui-même et l'étrangeté attribuée par les autres. Ces deux perspectives étant souvent indissociables et interdépendantes, l'une impliquant ou découlant de l'autre parfois ou se contredisant d'autres fois. L'étrangeté n'est pas seulement l'Autre, c'est aussi le Moi. Car il faut bien voir que se sentir étranger, c'est en même temps reconnaître dans l'autre l'étranger. C'est dans ce rapport d'intériorité et d'extériorité du Moi que se définit le concept. Dans les relations sociales et éducatives qui nous importent, celles de l'école, de la famille et celle des pairs, le sentiment d'étrangeté est fréquent chez les sujets migrants. Il naît,

nous le verrons, d'expériences sociales impliquant notamment la langue et la culture et sous-entend comme le souligne Marques Silva (2008) des relations de pouvoir.

Nous parlerons donc de l'étrangeté, en nous appuyant sur les récits des sujets participant à notre étude, dans le rapport que celle-ci entretient avec l'identité sous ses différentes formes et dans le cadre de relations sociales et éducationnelles.

4. Biographie de la rupture : le temps et l'espace de la déconstruction identitaire

Une partie conséquente des questionnaires et des entretiens réalisés a été consacrée à l'exploration du moment de la migration et aux temps qui ont suivi l'installation des participants au Portugal. Certains récits qui en sont fait sont fortement articulés autour de la notion de rupture¹ et ceci même pour les sujets ayant migré volontairement. Ce moment de rupture correspond pour de nombreux sujets à un temps de décontextualisation, où l'identité personnelle se trouve dénuée de repères, où le quotidien se frotte à l'inhabituel et où les habitudes sont confrontées à un quotidien étrange et étranger. Cette rupture est transcrite, dans les descriptions qui en sont faites, par des systèmes de comparaison temporelle -entre *l'avant* et *l'après*- mais aussi spatiale -entre *l'ici* et le *là-bas*. C'est cet espace et ce temps de la rupture et la relation qu'ils entretiennent avec l'identité que nous nous proposons d'aborder dans un premier temps.

La rupture occasionnée par la migration et le sentiment d'étrangeté qui en découle trouvent parfois leur origine dans un sentiment identitaire de rupture antérieur à la migration et défini par rapport à la famille. L'identité nationale telle qu'elle est décrite par certains sujets n'est pas un héritage et le pays d'origine des parents peut être perçu comme un pays étranger :

[En France] je vivais et je pensais tout en français. Je me sentais française. Le Portugal, c'était le pays de mes parents.

O. 26 ans, née en France et arrivée au Portugal en 1998 avec sa famille à l'âge de 17 ans.

¹ Delory-Monberger parle et se réfère à la *autobiographie négative* pour parler des « récits organisés autour d'un point de rupture dans la vie de l'autobiographe qui pose un regard négatif sur les éléments de son passé » (2004: 33). Nous parlerons, pour éviter le jugement de valeur que suppose ce « regard négatif » et qui n'est pas le propos de notre étude, de biographie de la rupture.

Je ne me suis jamais considérée comme portugaise en France!!! Cela peut paraître étrange mais je disais toujours que mes parents étaient portugais et moi j'étais, je suis et je serai toujours française.

C. 32 ans, née en France et venue seule et volontairement au Portugal en 1994 à l'âge de
17 ans.

Il existe donc pour certains participants un décalage identitaire d'ordre généalogique qui est affirmé dans cette identité pour soi (*Je me sentais française ; j'étais, je suis et je serai toujours française*). Ce décalage, qui prend sa source dans le temps de la généalogie, est aussi spatial (*Le Portugal, c'était le pays de mes parents*) et est verbalisé sur le mode de la comparaison et de la différence. On peut comprendre les implications identitaires qui peuvent survenir de cette situation. C'est l'identité intime du sujet qui est exposée, sa vie et son for intérieur (*je vivais et je pensais tout en français*), un sujet qui sur un plan identitaire vit en décalage avec sa famille et/ou peut considérer celle-ci comme étrangère ce qui, comme le souligne C., peut *paraître étrange*.

Le Portugal d'avant la migration est aussi une représentation spatiale, un idéal qui s'est créé au gré des allers-retours entre le Portugal et le pays francophone, souvent pendant les périodes de vacances estivales. Cette représentation, forgée dans un temps et un espace particulièrement restreints, est propice à la création d'une vision partielle du point de vue de l'espace et provisoire au niveau temporel qui font d'elle une représentation idéalisée :

Madeira, à cette époque, était idéalisée parce que c'était un lieu de vacances. Nous n'avions pas à étudier, il n'y avait pas école. Alors c'était idéalisé... Et chaque fois que mes parents prenaient leurs vacances, c'était l'époque des fêtes [à Madeira]. C'était donc très festif.

Q., 39 ans, né sur l'île de Madeira avant de partir pour la France à l'âge de un an.

Il revient sur l'île avec sa famille en 1984 à l'âge de 14 ans.

Les seules images que j'avais du Portugal, c'était la plage, le beau temps, le soleil...

P., 42 ans, née au Portugal où elle reste d'abord à la charge de ses grands-parents. À l'âge de 2 ans elle rejoint ses parents en France et revient s'installer seule au Portugal à l'âge de
18 ans.

Cette représentation du Portugal partielle (*lieu de vacances, plage...*) et provisoire (*il n'y avait pas école, soleil*), construite et instituée au fil des vacances des familles migrantes est, pourrait-on dire, une vision presque touristique, une vision d'étranger fixée dans un temps qui ne s'écoule pas et dans un espace dominé par ce temps estival arrêté ou recommencé infiniment. Cette vision peut, d'une certaine manière, contribuer à la création sociale (identité pour autrui) d'une identité qui est de l'ordre du provisoire, l'identité de celui ou celle qui ne fait que passer – celle de l'étranger. Ces portugais de l'été, deviennent, dans l'esprit de ceux et de celles qui restent, les *émigrants*, les *franceus*. Cette identité attribuée qui peut finir par devenir définitive (identité pour soi) comme le dit P. : « Je ne sais pas si je suis étrangère ici ou là-bas. » Sayad (1999: 420s) notait à ce propos: « La contradiction fondamentale du 'provisoire qui dure' se transpose de l'ordre temporel à l'ordre spatial : comment continuer à être présent là où on est absent ? Corrélativement, comment s'accommoder à n'être présent que partiellement [...] ? ».

Pour certains participants, cette représentation partielle (espace) et provisoire (temps) du Portugal doit, une fois la migration effectuée, faire face à une représentation plus vaste et plus durable imposée par le temps du quotidien. C'est en cela aussi que tient l'idée de rupture. Dans certains cas, la confrontation a lieu entre le vécu parcellaire d'un temps heureux passé au Portugal et l'expérience d'un quotidien de vie :

[Venir au Portugal] c'était le bonheur. C'est pour cela que [la migration] n'a pas été traumatique. Mais après un mois ou deux... Ouille ! » ou « *Ce fut peut-être un moment de bonheur dans ma vie [...] Mais quand on a vu la réalité... Ça s'est compliqué. (Q.)*

Alors que j'adorais [...] passer mes vacances [au Portugal], y vivre au jour le jour était horrible et là j'ai senti le choc des cultures. (C.)

C'est sur le ton de la différence, manifeste dans des structures comparatives utilisées dans les récits, que les sujets évoquent les premiers temps de leur arrivée au Portugal. L'espace comparé est un espace identifié géographiquement et culturellement :

Je me sentais triste et complètement isolée du monde (...). En termes culturels, il est évident que la différence entre les milieux (une grande ville française et une petite ville portugaise) a fait que l'accès aux spectacles, au cinéma, au théâtre était inexistant. Il ne me restait plus que la lecture.

M., 38 ans, née en France et arrivée au Portugal en 1984 à l'âge de 13 ans avec sa famille.

J'ai pensé : « je suis perdue, je vais dans un pays du Tiers-monde qui n'a même pas de bons chewing-gums !!! ». Et de fait, j'étais dans une petite ville perdue dans un recoin du Nord-Est de Trás-os-Montes où il n'y avait rien : même pas un cinéma !!!»

L., 34 ans, née en France et arrivée au Portugal en 1990 à l'âge de 14 ans.

Les sujets évoquent géographiquement leur situation d'étranger (*isolée du monde, je suis perdue*) et l'espace étrange qui les entoure (*Tiers-monde, petite ville perdue, recoin...*). C'est donc sur une double représentation de l'étrangeté que se construit ici le récit : celle de l'espace, comparé, différent et incompréhensible et celle du sujet par rapport à cet espace. Le sujet qui est au cœur de l'espace s'en sent éloigné. C'est le jeu spatial de l'étranger, à la fois loin et proche (Simmel, 1908: 57), le jeu de celui qui est ici et ailleurs ou peut-être de celui qui n'est nulle part (Sayad, 1999).

La vision ethnocentriste – et son rapport de distanciation² – qui imprègne ces témoignages de L. et M. trouve ici ses arguments dans la comparaison culturelle. Ce sont en effet le manque de ressources et de structures culturelles qui est dénoncé dans les deux extraits (*cinéma, spectacles, théâtre*) accentué par les négations à répétitions : (*inexistant, il n'y avait rien, même pas*). L'espace comparé n'est pas uniquement géographiquement isolé, mais il est perçu comme acculturel, les sujets lui nient toute forme de culture reconnaissable ou comparable avec la culture dont ils sont imprégnés. Il faut pour comprendre que dans notre étude, la plupart des sujets est issue des grands centres urbains des pays francophones. La rupture spatio-temporelle entre le rural (présent) et l'urbain (passé) est donc prégnant pour certains d'entre eux.

5. Stigmate : ce corps étranger

Le corps n'est pas neutre. Celui des migrants peut-être moins encore. Dans les récits et en particulier lors de leur arrivée au Portugal, certains sujets exposent les difficultés liées aux différences vestimentaires qu'ils ont connues. C'est d'un corps

² « l'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles (...) qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. » (Lévi-Strauss, 1990: 19).

habillé dont ils parlent, culturalisé. Un corps qui est au centre de relations de pouvoir. Un corps signifiant donc : un corps qui est le jeu des « relations de pouvoir [qui] exigent de lui des signes » (Foucault, 1975: 33).

Nous étions considérés comme des fils d'émigrants. (...) et puis nous avons une manière de nous habiller différente des autres. Nous avons une façon de nous habiller... une façon plus française. J'avais des chaussures que je portais avec fierté en France. Des chaussures rouges. Je les portais. Je les aimais. C'est même moi qui avais choisi la couleur et je les aimais. Et quand je suis arrivé à Madeira, C'était terrible de porter ces chaussures. Les autres se moquaient de moi. Et elles ne cadraient pas. Personne n'utilisait ce style. On était hors du coup. Des chaussures rouges et pointues... Et j'adorais ces chaussures. Je ne les mettais que pour les fêtes... Mais ma mère m'obligeait à les mettre. C'était terrible. C'était horrible... quand je portais ses chaussures rouges on se moquait de moi... on se moquait de moi. (Q.)

Les signes que laissent filtrer le corps sont ici une marque de l'ailleurs (*une façon plus française, nous étions hors du coup*), de la différence (*une manière différente des autres*). C'est le corps habillé qui signifie la différence, qui subit la pression d'une autre culture, d'une autre habitude, de l'autre et qui inmanquablement se compare à la différence et est comparé. C'est le corps étranger. C'est le corps qui n'est pas reconnu culturellement (identité pour autrui) et c'est le corps déraciné qui ne trouve plus ces références et/ou qui en trouve d'autres (identité pour soi). C'est peut-être finalement l'habitus, la société corporisée et le corps socialisé, l'habitus « qui produit des pratiques individuelles ou collectives » (Bourdieu, 1980a : 91).

[Une fille de la classe] incitait les autres à se moquer de moi et à rire quand je disais mal une chose ou quand je venais en baskets. Parce qu'elles venaient toutes en talons-hauts... toutes. Pas moi... j'ai toujours été très simple. (...) Elles étaient toutes bien habillées. Nous ici... je veux dire nous ici en France [*sic*], c'était les baskets, les *Airmax* (...). C'était important pour moi de ne pas changer. Je n'ai pas commencé à acheter des pantalons serrés et des talons-hauts, des chemises avec des décolletés énormes et à me maquiller. Parce que ce n'était pas moi. (...) Je ne voulais pas être comme elles. (...) Je voulais être moi simplement. (O.)

On comprend dans ces extraits les rapports de pouvoir qui sont en jeu : le jeu entre la « culture dominante » (Bourdieu, 1980a) et la culture minoritaire ou minorée (*on se moquait de moi, [Une fille de la classe] incitait les autres à se moquer de moi*). C'est dans la pratique vestimentaire que le rapport de force se fait. Un rapport de force entre un Moi, isolé de son milieu de référence (on notera le lapsus : *Nous ici... je veux dire nous ici en France ; des chaussures que je portais avec fierté en France*) et les Autres, forme globale montrant et incarnant la différence (*les autres se moquaient de moi ; personne n'utilisait ce style ; Je ne voulais pas être comme elles*). Mais cette différence dénoncée, montrée du doigt par les autres est aussi celle qui justifie et valide l'identité : *Je ne voulais pas être comme elles. (...) Je voulais être moi simplement*. C'est donc aussi sur la différence et une espèce de résistance aux pratiques dominantes que peut se construire l'identité, une identité de la différence en quelque sorte.

Dans les rapports de force entre la culture dominante et la culture dominée ce que nous appelons ici la différence se rapporte à ce que Bourdieu nomme le *stigmat*. Il s'agit ici d'un résidu de culture venu de l'ailleurs et de l'autrefois ou d'une culture résiduelle manifeste sur le corps de l'étranger.

Or, s'il la culture vestimentaire peut facilement être mis au pas et se soumettre à la norme, il reste que chez ces migrants certains stigmates sont indélébiles :

Lorsque les dominés dans les rapports de forces symboliques entrent dans la lutte à l'état isolé, comme c'est le cas dans les interactions de la vie quotidienne, ils n'ont pas d'autre choix que l'acceptation (résignée ou provocante, soumise ou révoltée, etc.) de la définition dominante de leur identité ou la recherche de l'assimilation qui suppose un travail visant à faire disparaître tous les signes propres à rappeler le stigmat (dans le style de vie, le vêtement, la prononciation, etc.) (Bourdieu, 1980b: 69).

La langue, chez les luso-descendant(e)s interrogé(e)s, constitue un des plus grands obstacles lors de leur venue/retour au Portugal :

[Quand je suis arrivée] j'ai mal réagi et cela m'a pris plus d'un an pour m'habituer à ce changement. C'est le temps qu'il m'a fallu pour apprendre convenablement la langue (...) (O.)

La langue portugaise, ça a été un peu difficile. Bien que nous l'entendions à la maison, nous répondions en français. (N.)

N., 42 ans née en France et arrivée au Portugal avec sa famille à l'âge de 14 ans.

Mais la langue, en dehors de ses structures grammaticales, syntaxiques et lexicales, et des difficultés – surmontables – que celles-ci constituent pour l'intégration des migrants lors de leur arrivée au Portugal, constitue aussi un stigmatisme dans sa forme mutante et non conventionnelle, lorsqu'elle laisse transparaître l'accent. L'accent (la prononciation pour Bourdieu), une marque culturelle imbriquée dans la langue, est, somme toute, le témoignage d'autres aptitudes et expériences. C'est une marque venue du corps ; une marque, elle aussi, venue d'un ailleurs, d'un autre temps ; le symptôme d'une histoire biographique complexe, d'une histoire individuelle de la multiculturalité et du multilinguisme. C'est une marque indélébile³ pour certains sujets. C'est un stigmatisme, qui, en dépit de signifier la richesse d'une culture résiduelle, n'en est pas moins l'outil d'une éviction sociale :

On m'a toujours dit que j'avais un accent, que je n'étais pas portugaise. On me l'a toujours dit, c'est vrai. (...). Les personnes que je connais finissent toujours par me poser la question : « tu as vécu en France ? » ou « tu n'es pas portugaise ? », ce genre de questions. Ou bien par rapport à mon nom. Et je finis toujours par dire : « c'est mon héritage français ». Parce qu'ils finissent toujours par trouver mon nom étrange. (O.)

Parce que j'ai essayé de perdre un peu mon accent. J'ai essayé de faire en sorte qu'il ne se fasse pas sentir pour pouvoir avoir une meilleure intégration ici au Portugal. (...) Mais les gens me disent qu'ils remarquent. Les gens, quand ils ont le courage de me poser la question – et je parle des magasins ou au quotidien, dans la rue- ils me demandent si je suis brésilienne. Ne me demandez pas pourquoi parce que moi non plus je ne vois pas où est l'accent. Mais ils disent cependant que si, qu'il y a un reste et que l'on peut voir que je ne suis pas portugaise-portugaise. (C.)

³ Hagège (1996) a montré que n'importe qu'elle personne peut dominer les structures grammaticales et syntaxiques d'une langue nouvelle. Mais si cet apprentissage se fait à l'âge adulte, il est rare que l'accent, lui, soit assimilé totalement.

L'accent semble fonctionner comme un stigmate d'exclusion identitaire (*On m'a toujours dit que j'avais un accent, que je n'étais pas portugaise ; on peut voir que je ne suis pas portugaise-portugaise*). Il est le signe articulé permanent qui exclut. Le signe qui se montre et qui pose une interrogation (*Les personnes que je connais finissent toujours par me poser la question ; Les gens, quand ils ont le courage de me poser la question*) ; un signe qui est interprété et duquel on ne peut fuir (*J'ai essayé de faire en sorte qu'il ne se fasse pas sentir*). C'est la marque de la visibilité, d'une reconnaissance de l'étrangeté. C'est un signe extérieur qui extériorise, qui met à l'écart de la nationalité dominante. C'est le signe qui, pour *l'identité pour autrui*, impose une identité, celle du migrant :

Les personnes qui ne me connaissent pas (...) remarquent tout de suite que j'ai passé de nombreuses années en France et ils demandent: « tu n'as pas vécu en France pendant longtemps ? Tu n'as pas vécu en France ? ». Et je réponds que oui, bien sûr. Alors je crois que je finis par être l'immigrante. (O.)

Il est donc difficile pour certains sujets francophones de se soustraire à leur statut identitaire d'étranger. Le stigmate phonétique est un marqueur culturel qui inévitablement expose le migrant dans ses relations sociales quotidiennes. C'est la propre histoire de l'éducation linguistique des participant(e)s qui définit leur degré de compétence phonétique. Le multilinguisme est un apprentissage qui se joue entre différentes sources (familiale, sociale, scolaire) et la maîtrise du portugais dépend surtout des conditions que la famille, dans les pays francophones, a mises en place pour que l'enfant l'apprenne. Les cas, chez les sujets interrogés, sont très variés.

Certains parents n'ont pas souhaité que leurs enfants soient en contact avec la langue portugaise, d'autres l'ont souhaité mais les enfants ont fait ce que l'on pourrait appeler de la résistance linguistique, enfin certains enfants ont pratiqué la langue portugaise de façon assidue, non seulement au sein du cercle familial mais parfois aussi dans le cadre d'un enseignement scolarisé. Quoi qu'il en soit, les sujets interviewés revendiquent unanimement des difficultés linguistiques lors de leur arrivée au Portugal et certains, comme nous avons pu le voir, ont constaté le caractère permanent de l'obstacle linguistique.

Dans le cadre à recherche que nous présentons ici, les questions identitaires doivent être vues à la lumière de la situation particulière que tient le contexte migratoire dans lequel se trouvent les sujets participants à notre étude. Le fait que les personnes participant à cette recherche sont à la fois migrants et fils et filles de migrants, implique un double regard analytique sur les parcours de vie des sujets et suppose d'appréhender les trajectoires migratoires dans leur globalité. La complexité identitaire qui se forge dans l'expérience migratoire trouve sa source dans un système éducationnel binaire où les contextes linguistico-culturels peuvent être acceptés ou rejetés, implicites ou explicites, affirmés ou cachés, en concurrence ou en harmonie, opposés ou complémentaires.

C'est donc dans une généalogie biographique des sujets qu'il faut aller chercher les conditions et les éléments constitutifs contribuant à la construction identitaire individuelle. Seule l'analyse des relations sociales, familiale, scolaires pré et post-migratoires projetées selon des perspectives culturelles et linguistiques seront à même d'éclaircir les trajectoires identitaires des sujets migrants analysées. Comme nous l'avons vu, certains aspects des parcours de vie sont fondamentaux pour expliquer les teneurs de la construction identitaire : l'âge du sujet au moment de la migration, existence de dilemmes identitaires pré-migratoires...

Les formes identitaires sont complexes, identifiées dans *l'identité nationale revendiquée*, elles se manifestent dans les récits sous la forme d'une identité simple et unique (par rejet d'une des identités nationales), double (par acceptation des deux), évolutive (par changement de l'une à l'autre) ou d'une identité nulle (par annulation de l'une et de l'autre identité). Même pour les sujets qui réclament une autre identité (identité pour soi), cette identité nulle apparaît au cours des récits, de façon passagère parfois, sous le jour d'une identité imposée par les autres. Ce dénuement identitaire matérialisé par un sentiment d'étrangeté est redoublé lorsque le sujet se l'approprie, lorsqu'il ne s'agit plus pour lui d'être vu comme un étranger mais de sentir étranger. C'est dans la combinaison de l'identité pour autrui et pour soi que l'identité d'étranger devient alors la plus forte et la plus stable.

Cette réflexion a tenté de montrer en outre que la migration est une étape dans les parcours biographiques présentés qui constitue, pour de nombreux sujets, un moment de

déstabilisation identitaire pour soi (pertes de repères sociaux, linguistiques, culturels) accentué par des représentations géographiques et temporelles idéalisées. Mais la migration est aussi un démantèlement de l'identité attribuée. Il s'agit pour les sujets de se représenter face à la représentation qu'ils se font de ceux qui les représentent. Le corps est parfois mis à rude épreuve puisque c'est *en lui* et *à partir de lui* que sont mises en place les représentations exclusives excluant le sujet d'un droit à l'identité. Lourd de ses stigmates culturels et linguistiques, le sujet n'a d'autres choix que « l'acceptation (résignée ou provocante, soumise ou révoltée) » (Bourdieu, 1980b: 69).

Le temps de la migration représente parfois un *no man's land* identitaire, où des sujets, sans terre et sans langue, se trouvent devant la nécessité de reconstruire les structures sociales permettant de rétablir une identité pour soi. Les sujets migrants doivent alors se familiariser à un quotidien (de l'ici et du maintenant), dans ses aspects culturels, linguistiques et sociaux. Car l'étranger, c'est aussi l'inhabituel, ce qui vient déstabiliser des habitudes, tant celles du Moi que celles des Autres. Il faut au sujet se reconstruire dans un temps et un espace présents et faire le deuil de l'autrefois et de l'ailleurs. Mais finalement l'étranger c'est peut-être celui qui est entre deux espaces et deux temps, *l'entre-ger* en quelque sorte. Comme le disais R. lors de l'entretien :

Et je me souviens qu'à l'époque j'ai fait ce commentaire à ma mère : « Maman, en fin de compte, [je ne suis] ni une chose ni l'autre : quand je suis en France, on me dit tout le temps que je suis Portugaise et au Portugal on me dit que je suis Française. Finalement... nous... il faut qu'on reste au milieu. En Espagne.

R., 30 ans, née en France et arrivée au Portugal sans sa famille à l'âge de 14 ans où elle a été hébergée chez des parents.

Bibliographie :

BOURDIEU, Pierre (1980a). *Le Sens pratique*. Paris: Minuit.

BOURDIEU, Pierre (1980b). *L'Identité et la Représentation in Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol3 5. Paris.

DREYFUS, Dominique (2004). *L'Identité Partagé. Les Portugais en France*. Versailles: Edeline.

DUBAR, Claude (2006). *A Crise das Identidades : a interpretação de uma mutação*. Porto: Edições Afrontamento.

FLEMING, Manuela (1997). *Adolescência e Autonomia*. Porto: Edições Afrontamento.

FOUCAULT, Michel (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.

KAUFMANN, Jean-Claude (2005). *A invenção de si*. Lisboa: Instituto Piaget.

MARQUES, Sofia SILVA (2008). *Figuras e configurações da estranheza: o mundo da vida e o mundo da escola*. e-cadernos ces.[Disponível le 6/11/2011] Disponível sur <URL : <http://www.ces.uc.pt/e-cadernos>>

RICŒUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.

RUIVO, Jorge (2002). *Portugais et population d'origine portugaise en France*. Paris: L'Harmattan.

SAYAD, Abdelmalek (1999). *La double absence: des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris: Seuil.

SIMMEL, Georg (1908). *Digressions sur l'étranger*, in Yves GRAFMEYER ; Isaac JOSEPH, *L'école de Chicago*. Paris: Ed. Flammarion, Coll. Champs Essais.

STOER, Stephen; MAGALHÃES, António M. (2005). *A diferença somos nós. A gestão da mudança social e as políticas educativas e sociais*. Porto: Edições Afrontamento.